

CAMILLE LE SENNE

LE ROI TRISTE

et

L'ŒUVRE DE JOSEPH MÉLON

CONFÉRENCE

faite à la Ligue de l'Enseignement, à Paris

le 28 Février 1921.

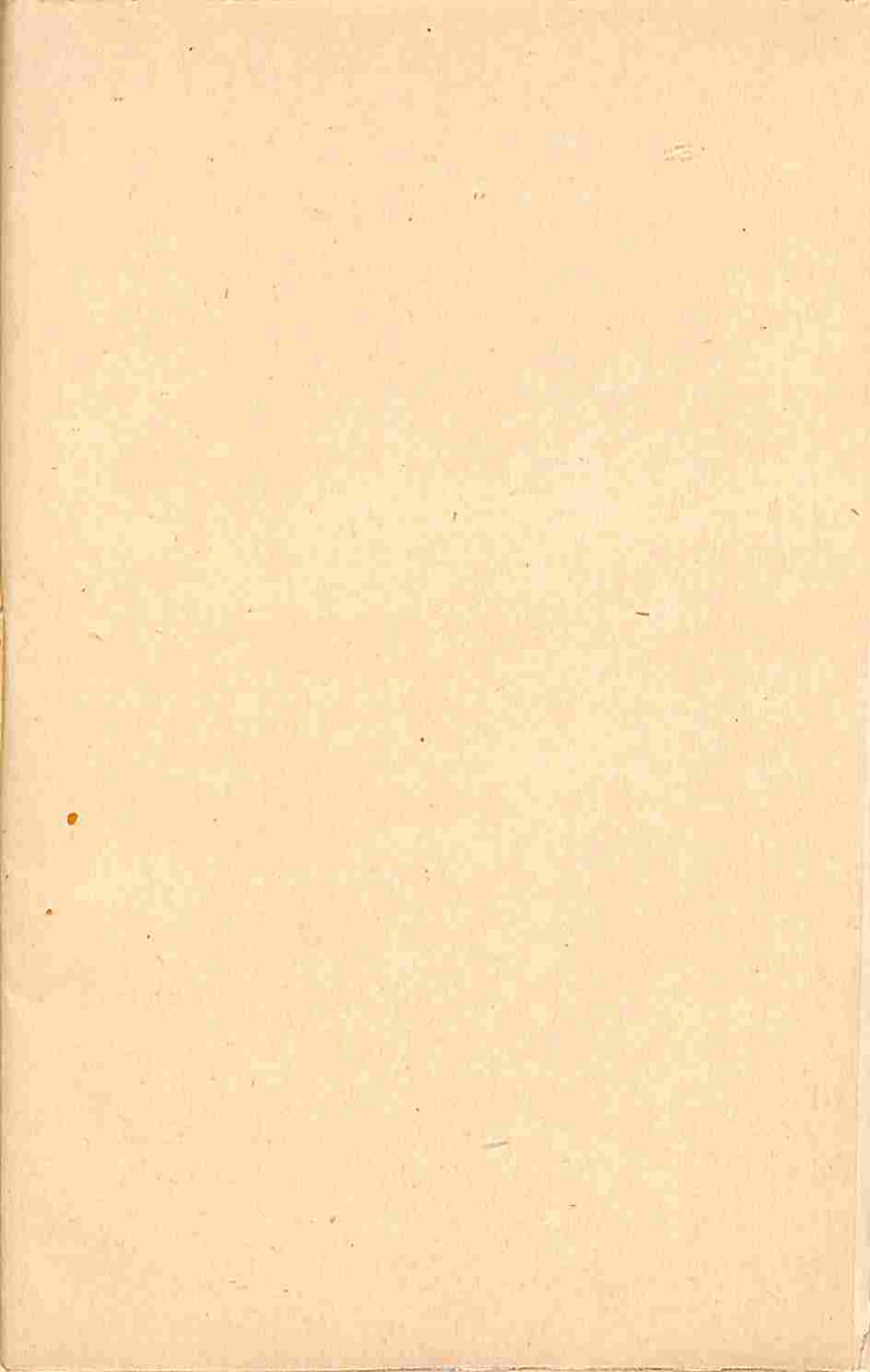


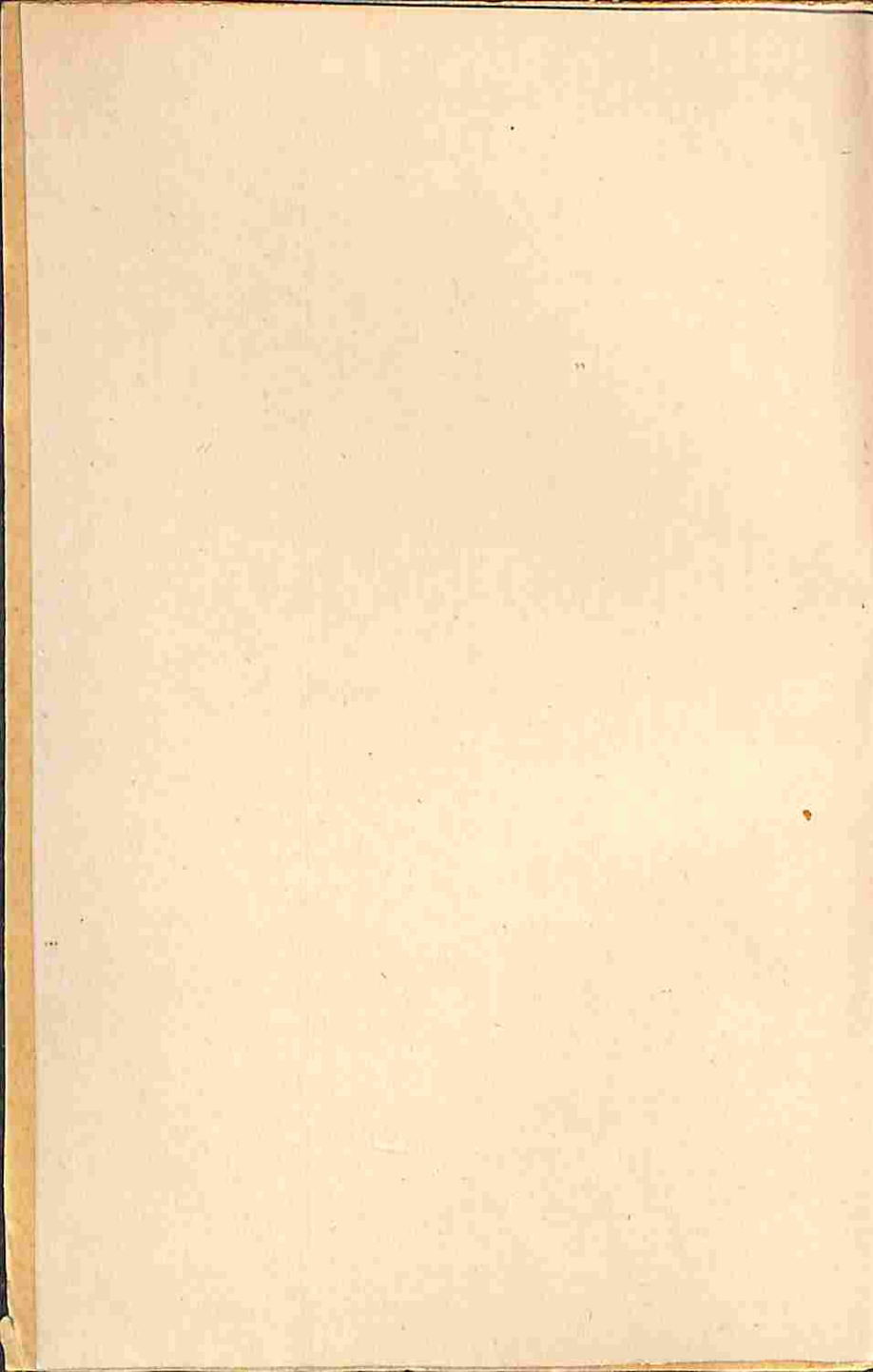
PARIS

AUX ÉDITIONS DE BELLES-LETTRES

89, Boulevard Exelmans, 89

MCMXXIII





LE ROI TRISTE
et l'Œuvre de Joseph Mélon

OUVRAGES DE CAMILLE LE SENNE

ROMANS :

En commandite. — Louise Mengal. — Le Vertige. — La Dame du Lac. — Delburg et Cie. — La Fin d'une Race. — Les Idées du Docteur Simpson. — L'Inconnue. — Lady Caroline. — Madame Ferraris. — Madame Frusquin. — Mademoiselle de Bagnols. — Le Mariage de Rosette. — Les Mémoires de Cendrillon (ouvrage couronné par l'Académie Française). — Monsieur Candaule. — Prégalas. — Le Testament de Lucy. — Train rapide (Bibliothèque Calmann-Lévy).

Vera Nicole (Bibliothèque Charpentier).

Cher Maître. — Chaîne mystique (Bibliothèque Le Soudier).

POÉSIES :

Rimes tragiques, préface de Paul Hervieu, de l'Académie Française (Bibliothèque P. Rosier). — **L'Année Sanglante**, préface de Henry Bérenger, sénateur de la Guadeloupe (Editions et Librairie). — **Les Tricolores**, poèmes (Editions et Librairie). — **Rayons et Fléchettes**, poèmes (Editions et Librairie). — **Les Brumes sur le Sang**, poèmes, (Editions et Librairie) — **Choquette et Bijou** (Editions et Librairie). — **Poèmes de la Grande Guerre** (Editions et Librairie). — **On répète généralement** (Editions de la France).

THÉÂTRE ESPAGNOL :

Avec Guillot de Saix.

Lope de Vega et l'Étoile de Séville, ouvrage couronné par l'Académie Française (Bibliothèque Sansot). — **Le Châtiment sans Vengeance** (Edition de Comœdia) — **Le meilleur Alcade est le Roi** (Librairie Figuière). — **Le Père joué** (Bibliothèque P. Rosier).

VARIÉTÉS :

Le Théâtre à Paris, 5 vol. (Bibliothèque Le Soudier). — **Portraits de Kel-Kun**, 1 vol. — **Nouveaux Portraits de Kel-Kun**, 1 vol. — **Les Femmes et la Fin du Monde** (Bibliothèque Calmann-Lévy). — **La Musique Allemande; La Musique Française; La Musique Anglaise** (Encyclopédie de la Musique, Bibliothèque Delagrave). — **Rouget de Lisle et la Marseillaise**, 1 vol. (Bibliothèque P. Rosier). — **Marie-Joseph Chenier et le Chant du Départ**, 1 vol. (Editions et Librairie). — **Une Grande Artiste Française à Madrid**, 1 vol. (Imprimerie Colomier). — **Figures disparues (Ménage, Rouget de l'Isle, Marmontel, etc.)**, 1 vol. — **M. Etienne et le Théâtre sous l'Empire**, 1 vol. (Bibliothèque P. Rosier).

THÉÂTRE :

Le Ballon, 3 actes. — **Lendemain de Première**, 1 acte (Théâtre Antoine). — **L'Étoile de Séville**, 3 actes en vers (Odéon). — **La Nuit du Clô**, 1 acte en vers (Odéon). — **Bianca Capello**, 5 actes en vers (Théâtre Fémina) — **La Belle Imperia**, 1 acte (Th. Sarah Bernhardt). — **Mobilier Historique**, 1 acte (Théâtre de la Tour-Eiffel) — **L'Illustre Gaudissart**, 1 acte (Théâtre Marigny). — **Le Diamant** (Salle Gaveau). — **L'Aimable Vainqueur** (Théâtre Michel). — **Le Jeu de Pathéfin** (Arènes de Lutèce) — **Prince de la Terreur** (Théâtre Villiers). — **Le meilleur Alcade est le Roi** (Théâtre des Arts). — **Un Drame d'Amour** (Théâtre Moncey) — **Le Père joué** (Théâtre du Pré-Catelan). — **Choquette et Bijou** (Salle Récamier).

CAMILLE LE SENNE

LE ROI TRISTE

et

L'ŒUVRE DE JOSEPH MÉLON

CONFÉRENCE

faite à la Ligue de l'Enseignement, à Paris

le 28 Février 1921.



PARIS

AUX ÉDITIONS DE BELLES-LETTRES

89, Boulevard Exelmans, 89

MCMXXII

OUVRAGES DE JOSEPH MÉLON

Aux " Cahiers de la Quinzaine "

La Maison vers le Lac, 1910 (*Epuisé*).

L'Ami désabusé, 1911 (*Epuisé*).

Chez Georges Crès et Cie

Le Roi Triste, 1919.

Aux Editions de " Belles-Lettres "

(Edition sur papier de fil)

La Maison vers le Lac.

L'Ami désabusé.

LE ROI TRISTE

et l'Œuvre de Joseph Mélon

Mesdames, Messieurs.

Nous avons l'habitude, vous le savez, de réserver chaque année une de nos séances à un festival poétique. C'est un repos nécessaire, une salutaire récréation après tous les prosaïsmes dont nous gavent tant d'œuvres théâtrales, même parmi celles qui s'intitulent, plus ou moins fallacieusement, pièces en vers.

Pour vous donner ce réconfort, il m'est arrivé de procéder par groupement et de résumer toute une école. Aujourd'hui il ne s'agit de rien de pareil ; j'ai la très grande joie d'évoquer devant vous une personnalité intégrale, un poète, un grand poète — d'ailleurs connu jusqu'à présent, d'une seule élite : Joseph Mélon, l'auteur de « la Maison vers le lac », de « L'ami désabusé » et du « Roi triste », que j'ai choisi pour titre de cette causerie.

C'est sous le patronage de deux morts immortels, disparus pendant la période la plus critique de la guerre, que je place cette étude. Paul Hervieu et Charles Péguy, l'un et l'autre profonds penseurs et réalisateurs puissants, ont, à l'heure décisive où la vocation s'annonce, deviné, reconnu, salué en Joseph Mélon, un grand rénovateur, ou pour mieux dire, un re-créditeur de la poésie philosophique. Ils ne se sont pas trompés.

Joseph Mélon est une personnalité véritable, de rare et net relief. Il ne relève d'aucun cénacle; il ne s'est laissé interner dans aucune petite chapelle; d'ailleurs, sa hautaine et essentielle individualité, aurait fait éclater ces cadres étroits.

Ayant sa route à lui, et ne la confondant pas avec les sentiers frayés par les imitateurs et les arrivistes, il pourrait dire comme Moïse: « Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire » Mais cette solitude n'est qu'apparente; il la peuple d'images grandioses; il y a transporté le panorama de l'univers; il y évoque, tour à tour, l'infini de la création et l'infini de la pensée en de vastes fresques descriptives et philosophiques.

L'auteur du « Roi triste » n'est pas un poète de mots; c'est un poète d'idées; vous savez combien ils sont rares chez nous où la plupart des

rimeurs bornent leur tâche à souffler dans le clairon ou à faire résonner la peau d'âne du tambour. On a comparé Joseph Mélon à Vigny, et en effet, certains détails de son œuvre font songer au poète d' « Eloa » et de « La mort du loup » ; mais les rapports sont superficiels. On a aussi parlé de Lucrèce, et, en effet, le champ de la vision est le même chez les deux poètes, puisqu'il s'agit dans « Le Roi triste » comme dans le *De natura rerum*, d'étudier philosophiquement l'univers créé ; mais la méthode et les conclusions diffèrent. Lucrèce est un réaliste à vision limitée ; Joseph Mélon, au contraire, n'attache pas plus d'importance qu'il ne convient à notre globe, à la boule ronde de dimensions si exigües.

LE VIEUX JONGLEUR

J'ai plané sur les tours qui dominent le monde,
Et j'ai vu que la Terre est une boule ronde !
Lunule mécanique aux mains du vieux jongleur
Que nul n'ajamais vu, même dans la douleur,
Elle croise en l'espace où se meuvent les sphères,
Des astres et des feux encombrés d'éméphères...
Monde neuve splendeur que mon âme louait,
Domaine impérial où mon esprit jouait
Les actes solennels des plus généreux drames

Sur des gradins peuplés de héros et de femmes,
O monde, enivrement, carrière du coursier,
Temple où je suspendais l'arme d'or et d'acier,
Armoire où je couchais mes flûtes bucoliques,
Et les violons morts des nuits mélancoliques,
O monde, enivrement, théâtre des saisons,
Dans tes quatre décors j'avais quatre maisons,
Et je voyais glisser du haut de mes terrasses
Les barques de l'histoire et les chariots des races...

O monde, enivrement, désir exaspéré,
Trompette d'un midi qu'on n'a pas espéré,
Chrysostôme embrasé qui ne veut plus se taire.
Et sur un Parthénon, une Victoire aptère,
O monde, enivrement, Jérusalem et Tyr,
Et la lèvre lascive aux lèvres du martyr!
Les feux sur les sommets ne sont point ceux des pâtres,
Ce sont les campements des saints et des bellâtres,
Annonciateurs qui vont sans charrue et sans soc,
De démence et de sang, rendre fécond le roc.

O monde, enivrement! O verger héroïque,
Un esclave de bronze au fronton du Portique,
Un prêtre, un malheureux, du lin, du pain béni,
Puis le recouvrement glacé de l'Infini!
Ah! que je suis blessé, mon âme se recule
Du combat dérisoire au flanc de la lunule
Qui valse en emportant, sans amour ni remords,
Des millions de vivants et des milliards de morts...

Parmi tous les galas des espaces, l'Olympe
Regarde ce jouet qui descend et qui grimpe,

Ce globe palpitant, ballon à deux couleurs
Qui sont toutes les deux celles de nos douleurs,
Cette lune à jamais triste et déshéritée
Pour avoir quelque jour, accueilli Prométhée...
Mais sa splendeur rayonne à travers son destin,
Et Jupiter parfois dans son cœur est atteint,
Quand sur des fleuves d'or, plus larges que le Gange,
Vénus tend ses dix doigts vers cette rouge orange...

Lunule mécanique aux mains du vieux jongleur?

Ayant cette opinion ironique sur la rouge orange, la lunule mécanique, Joseph Mélon est naturellement amené à étendre d'une façon formidable son champ d'observation, il fait le dénombrement des forces sidérales, loin de se borner au microscope Lucrécien. Et, d'autre part, son mysticisme philosophique n'a pas plus de ressemblance avec l'épicurisme jouisseur de Lucrèce qu'avec le pessimisme renfrogné de Vigny.

S'il fallait absolument chercher une filiation à Joseph Mélon, je le rattacherais à notre plus grand poète en prose : à Pascal. Comme l'auteur des *Pensées*, c'est un anxieux, un grand anxieux. Il contemple l'ensemble de la création, il voit fonctionner les rouages qu'actionne une main cachée. Mais les fins lui échappent ainsi que le point

central de la mise en mouvement. De là son trouble. Même quand il admire, même quand il vénère — et il a ce sens de la vénération étranger à Vigny, à Lucrece — il ressent un tourment profond : l'angoisse qui ouvrait un double abîme devant les yeux de Pascal et dans son cœur. Le mystère l'attire ; il l'approfondit sans trembler, jusqu'aux limites de la perception humaine. Il sonde courageusement ; mais il a un frisson d'âme devant l'insondable, et c'est ce frisson qui ondule à la surface de ses plus beaux poèmes. L'expression en devient parfois prodigieusement douloureuse et présente une intensité comparable à celle des plus troublantes pensées de Pascal, — par exemple dans *La mer*.

LA MER

Les flots, qui se sont plaints dès l'aurore du monde,
Avant qu'un cœur mortel vint leur parler de deuil,
Les flots désespérés hurlaient leur peine d'onde
Avant le premier mort et le premier cercueil.

Père des lamentos et des rythmes tragiques,
L'Océan primitif pleurait comme aujourd'hui
Avant d'avoir ouï les funèbres musiques
Dont l'homme accompagnait sa marche dans la nuit.

Les ondes qui couraient sur la pente déserte
Apportaient leur ruisseau de tristesse à la mer,
Et la mer, comme une âme, à la détresse ouverte,
Se plaignait dans des temps vides de l'homme amer.

Quelle douleur gonflait son souple flanc énorme
Dont le souffle salin faisait peur au rocher ?
Adam n'était point né, la peine était sans forme
Et nul dieu ne s'était sur son miroir penché.

La douleur de la mer, encor vierge de voiles,
Fut-elle d'assister aux trépas des soleils,
Ou bien de s'endormir sans avoir pris d'étoiles
Pour décorer son sein et parer ses réveils,

Ou de se promener le long du promontoire
Et d'y chercher, en vain, des toits et des tombeaux,
Quelque précoce nef de la future histoire,
Que ses flots en jouant pussent mettre en lambeaux ?

*
* *
*

La douleur de la mer primitive et dolente,
Qui gonflait de sanglots ses innombrables seins,
Qui lui faisait jeter en signe d'épouvante
Ses flots réprobateurs aux célestes desseins,

La douleur de la mer fut d'être la matrice
De formes que jamais l'amour ne réclama
Pour des destins heureux et des jours de justice
Les enfants du phosphore et du protoplasma,

De son ventre naîtraient le rampant, le volucré,
La faune des forêts, la plèbe des cités,
Le saint ivre de mort, et la brute de lucre,
Avec leurs cinglements vers des éternités.

Les flots pleuraient déjà les fruits de ses entrailles
Dont elle allait couvrir les mornes continents ;
Les canons solennels des futures batailles
Tonnaient dans la clameur d'antiques ouragans !

Quand elle se levait sur ses pieds de tempête
Pour entrevoir, au loin, les plaines en désert,
Elle râlait d'horreur sur ce champ de défaite
Où l'homme allait saigner pour le Muet qu'il sert.

Le vent qui vient du pôle avait la voix moins triste
Que celle des flots verts, aux grottes de Fingal,
Car ils allaient ouvrir leurs caves d'améthyste
A l'essor des destins, dont ils sont l'arsenal.

La mer, dans un soupir moins tendre que lugubre,
Offrit, par un matin, une conque à Vénus :
Ce fut sans la bénir, que de son flanc salubre
Elle tendit la vie à des Temps inconnus.

Voilà en allant au fond des choses, la parenté de
Pascal et de Joseph Mélon, l'anxiété suprême, où
s'affirme, en revanche, une différence essentielle.
c'est dans ce fait que Pascal reste âpre et tendu,
sans répit, qu'il garde toujours en ce grand con-

flit, la posture de Jacob en conflit avec l'Ange. Pascal succombe à son angoisse. Joseph Mélon, au contraire, s'efforce de la dominer. il se défend quelquefois par l'ironie, plus souvent par une sérénité grave, et, surtout, comme l'a dit admirablement Han Ryner, « par un mélange très « personnel d'ivresse contemplative et d'ivresse « active » dont on ne saurait retrouver l'équivalent chez aucun autre poète. Cet état d'âme lui « permet de jouir de l'univers et de son étonnant bariolage », mais sans faire dévier son inspiration, « car il lui vient de sa puissance de vie « et de sa puissance de transformation, plutôt que du grouillement et du tourbillonnement des choses ».

Il les connaît, il a entendu

Leur incertaine voix

mais il leur reste supérieur par la pensée, et après les avoir affrontées, il se sent aussi capable d'entonner l'hymne de joie que de moduler le *lamento*. Il manifeste au plus haut degré, le grand éclectisme lyrique et philosophique. Il sait d'ailleurs qu'il a une mission à remplir, et cette mission il l'a exposée dans le beau poème « *Élévation* ».

Il y a un peu de fiction poétique dans le der-

nier vers de ce poème. Non, ce n'est pas pendant l'enchantement de la jeunesse que Joseph Mélon est venu à la poésie de la nature. Fait à noter, mais qui d'ailleurs n'a rien de surprenant, car les poèmes d'idées ne sont pas des efflorescences juvéniles, comme les chansons d'amour, ou les refrains de fêtes galantes, Joseph Mélon a fait coïncider la grande inspiration avec sa période de maturité.

Né à Lyon, en 1868, brillant élève du lycée de la ville et de la faculté de droit, magistrat pendant 12 ans, démissionnaire en 1904, il vient habiter Paris, s'y occupe d'affaires financières et commerciales en même temps qu'il publie aux *Cahier de la Quinzaine*, en 1910, *La Maison vers le lac*, en 1911, *L'ami désabusé*.

Le Roi triste édité par G. Crès et C^{ie} en 1919, devait paraître chez Péguy, en janvier 1915. La *Revue de Paris* avait accueilli quelques-unes des plus belles pages, grâce à la sollicitude admiratrice de Paul Hervieu. Le grand dramatisse, qui lui aussi était un anxieux et qui a fini par choir dans l'abîme de Pascal, au sens matériel du mot, en se penchant sur le mystère pendant toute une nuit tragique qui fut sa dernière nuit, Paul Hervieu avait remarqué dans *Les Cahiers* « La mai-

son vers le lac » et reconnu une inspiration pleine de promesses.

On le voit d'après ce simple aperçu biographique, Joseph Mélon n'est pas, comme A. de Vigny, un hôte des tours d'ivoire. Au contraire, il estime que le poète peut et devrait être un homme d'action ; il apporterait dans la vie sociale ses dons d'intuition et des vues générales.

D'autre part, son inspiration bénéficierait de la fréquentation active des différentes catégories d'individus et de leurs divers champs d'opérations ; elle n'en serait pas diminuée, mais augmentée et amplifiée singulièrement. *Ex nihilo nihil* : la songerie dans le vide est stérile, tandis que le vrai poète nourrit son œuvre de transpositions ardentes et lyriques.

« La Maison vers le lac » est le livre de préparation, d'incubation. Dans cette maison symbolique, comme l'a dit M. Pierre Quillard, avec un réel bonheur d'expression, dans *Le Mercure de France*, « le pèlerin de passage sera accueilli d'un cœur fraternel ; il apportera chaque soir les images du dehors et s'en ira à l'aube, recueilli, jusqu'au seuil de l'enclos et laissant derrière lui, dans la mémoire de l'hôte, la trace de son odysée et toutes les aventures qui se peuvent ima-

giner sur les routes nouvelles où il s'engage. Ainsi la solitude intérieure se peuple de formes abondantes et diverses ».

Très diverses, en effet. Le poète chante, tour à tour, « L'être au sort incertain », l'enfant qui sort de l'atmosphère quiète de l'Eglise où s'est prise son âme, pour entrer dans la vie brutalement ensoleillée, dans « Le monde des ardeurs » : le cantique délicieux des rêves mystiques, le vent fou dont les doigts pétrissent les nuages et peuplent le firmament de dessins étranges : les doux nocturnes ; les grands parcs romantiques ; les promenades lentes sous les lunes d'été. C'est la féerie du monde et des mondes, et c'est aussi l'anxiété, mais sans amertume, comme sans répit.

Si, derrière ce décor brillant, le poète voit la pénombre funéraire, s'il écrit le beau sonnet *En attendant*, si l'idée de la mort plane sur l'œuvre, cependant il ne maudit pas la grande reine couronnée d'asphodèles dont l'ombre se dresse au bout de chaque chemin, route d'amour ou d'ambition. Il la salue comme la puissante inspiratrice des rêves poétiques, la vengeresse qui déprime les fanfarons de gloire ou de vice. Il y montre aussi le recommencement de tout. En des iambes admirables, il crie à l'orphelin qui se désole devant le sépulcre familial :

LE CRAPAUD

.
Les morts ne sont jamais dans la tombe ou dans l'urne,
 Enfant pieux, mais fol,
Ton père, ce matin est mort, prends son cothurne,
 Sans peur frappe le sol !
Comme un essaim vibrant, des allègres vaillances
 Issent du souvenir ;
Entends ses actions clamer leurs résistances,
 Et son cheval hennir.
Contemple l'arsenal ; seraient-ce des dépouilles
 Ces résolutions ;
Ces gloires que jamais n'ont entamées les rouilles,
 Terni les passions.
Or, il est là des arcs comme il est des cuirasses ;
 Sa seule volonté
Les tordait au feu pris dans les désirs tenaces
 De sa virilité.

Dans ce cadre romantique, le poète évoque toutes nos aspirations et tous nos rêves ; il chante aussi, en vers admirables, les bienfaits de l'incertitude qui nous enveloppe et qui est mère de l'effort fécond. Si l'âme était sûre de l'immortalité, la vie s'endormirait sur le tranquille oreiller de la promesse d'un nirvana paradisiaque. Si nous croyions que tout nous est as-

L'ouragan dérisoire a démoli la tente,
Mais n'a rien emporté
Sois le guerrier nouveau qui demeure et s'implante
par son fils escorté ;
sur de sages desseins ou des reins de chimères
Chevauche l'horizon ;
Impose ton armure aux regards des mystères,
Ils s'y refléteront.
Suis le nuage d'or ! ou bats du fer aux forges,
Agis pour toi, par toi !
De multiples butins il faut que tu regorges
Etant ta propre loi !
Mais ne crains point d'aimer la tendresse et la lune
La plainte du crapaud !
Ni le son de la cloche expirant dans la brume
Au-dessus du hameau !

Aux mêmes *Cahiers de la Quinzaine*, le 31
penombre funéraire, s'il écrit le beau sonnet *En
attendant*, si l'idée de la mort plane sur l'œuvre,
cependant il ne maudit pas la grande reine cou-
ronnée d'asphodèles dont l'ombre se dresse au
bout de chaque chemin, route d'amour ou d'am-
bition. Il la salue comme la puissante inspiratrice
des rêves poétiques, la vengeresse qui déprime
les fanfarons de gloire ou de vice. Il y montre
aussi le recommencement de tout. En des iambes
admirables, il crie à l'orphelin qui se désole de-
vant le sépulcre familial :

Deux larges fresques, d'une incomparable beauté, complètent « L'Ami désabusé » : « Aux Remparts d'Elseneur » et « Les Funérailles du roi vierge ».

ELSENEUR

Il neige abondamment aux remparts d'Elseneur,
Le vent froid fait sonner la trompe de la peur ;
D'un ciel hostile et noir que n'éclaire aucun astre,
Minuit descend avec des clameurs de désastre !
Sur l'esplanade court le grand dogue ouragan,
Sa gueule mord la peau sous l'habit et le gant,
Et le veilleur, craignant que son falot s'éteigne,
Le couvre du manteau sous lequel la main saigne.
Voici devant ses yeux troublés mais résolus,
L'Ombre que suit Hamlet, guetté par Marcellus !

Dans ce cadre romantique, le poète évoque toutes nos aspirations et tous nos rêves ; il chante aussi, en vers admirables, les bienfaits de l'incertitude qui nous enveloppe et qui est mère de l'effort fécond. Si l'âme était sûre de l'immortalité, la vie s'endormirait sur le tranquille oreiller de la promesse d'un nirvana paradisiaque. Si nous croyions que tout nous est as-

suré dans l'au-delà, nous ne demanderions plus rien au présent.

.
.

Notre vertu, notre bonheur
Sont dans l'espoir et dans la crainte,
Notre âme dit sa splendeur
Dans le cantique et dans la plainte.
Bénis donc le sort incertain
Qui dit « peut-être » ! sur les tombes,
Sur son front où le jour s'éteint
Vont des corbeaux et des colombes !

L'incertitude est la raison
Du progrès et de l'équilibre
L'homme se bâtit sa maison,
L'esclave se proclame libre,
L'intérêt veut s'unir au beau,
L'âme aux yeux clos, cherche sa source,
Et nul ne lâche le flambeau
Avant le terme de sa course !

L'incertitude, c'est l'élan
Qui pour le bond donne la force,
Au tableau noir, c'est le point blanc,
L'esprit allumé dans le torse !
L'incertitude, c'est Pascal,

C'est la servante dans l'église,
C'est la béquille du bancal,
C'est la fourmi qui réalise !

L'incertitude est le motif
Qui fait veiller la sentinelle,
Qui rend le savant attentif,
Ouvre à l'occulte sa prunelle
Et son grand cœur à l'avenir.
L'incertitude, c'est l'insecte
Qui pour des êtres à venir
Consent à se faire architecte !

Bas les tréteaux, les nécromants,
Et tous les coureurs de fantômes !
Foin ! des posthumes boniments,
Des fantasmagoriques baumes !
Laissez-nous croire ou bien douter,
Soyez prudents et soyez sages,
Surtout, n'allez pas écouter
A la cloison des sarcophages !

Ne rôdez plus sur les remparts,
Et délaissez les cimetières,
Songez aux ultimes départs
Avec des volontés plus fières
Et l'audace des triomphants.
Les jours sont brefs, la vie est rude,
Mais nous ferons de beaux enfants
A la féconde incertitude !

Ah ! l'étrange réveil aux remparts d'Elseneur !
Il faudrait qu'au clocher s'empressât le sonneur,
Afin que chaque cloche égrenât ses solfèges
Pour donner une voix à la fête des neiges !
La lèvre du matin a rougi sur le flanc
De la campagne; tout, a fait un rêve blanc.
Un oiseau, seul, est là, sur un roseau qui plie,
Et sur l'étang gelé vient rêver Ophélie

Dans « Les Funérailles du roi vierge », qui sont dédiées à Paul Hervieu et qui avaient profondément ému l'auteur de « La Course du flambeau », le poète montre la rive du lac où s'endormit pour jamais ce roi candide 'qu'un rêve d'absolue pureté avait isolé du monde :

Des cygnes dans la nuit sous le dais sidéral
Longtemps ont attendu le cadavre royal,
Et leur troupe, en blancheur ornementait la berge
Ou, pour l'ultime fois, passerait le roi vierge.
Il n'est plus, car un fourbe et souple esprit des eaux
Qui darde un regard vert sous des cils de roseaux,
A, d'un souffle glacé, dans la gorge héroïque,
Fait pénétrer la mort, profond comme une pique.

Des anges aussitôt ont tendu dans l'éther
Un funèbre velum qui couvre terre et mer
Et creuse ens'accrochant aux monts comme aux pilastres

Un dôme solennel que décorent les astres ;
Puis, ayant revêtu de feux casqués leur front,
Ils vinrent se poster au seuil de l'horizon
Et, de leur glaive d'or qui salue et protège,
Se firent les hérauts du tragique cortège.

Une longue théorie se déroule devant ces gardes mystiques du roi vierge, le cortège de tous ceux qui ont préféré l'idée à l'instinct :

Ils vinrent les obscurs, ceux aussi des pavois,
Sous des robes de moines et des manteaux de rois ;
Ils vinrent les croisés péris en Palestine.
Un lin blanc consacré décore leur poitrine
Où flamberont toujours les fièvres d'Orient
Sous la face d'un Christ subtil et souriant,
Et l'exil des soirs lourds aux côtes barbaresques
Pose un bijou de deuil aux fronts chevaleresques !
Ils vinrent, deux à deux, les penseurs, les chrétiens,
Ceux que la foule en rut désignait aux grands chiens,
Les zélateurs du lys et les porteurs de palmes
Dont les yeux sont des lacs pour des nacelles calmes,
Ceux dont les chastes mains tremblant sous l'ostensoir,
Ne laissent leur fardeau que pour prier, le soir,
Qui pour garder la foi que Jésus leur réclame,
Habitaient les couvents, ou les châteaux de l'âme.
De pudiques Avrils, des Mais en puberté,

Marchaient graves et beaux près des Virginités
Portant toutes les fleurs de toute la nature
Sous des armures d'or ou des robes de bure !

.
.

On entend aussi l'épithalame de celles qui sa-
luent, en la dépouille du roi vierge, le chaste
amant, non pas mysogine, mais respectueux par
tendresse :

Gloire au doux chevalier, au prince blanc, merci !
Merci beau roi subtil, roi comme en vit Vinci !
Ce n'est point par mépris, mais bien mieux, par tendresse
Que tu dus t'éloigner de l'humaine caresse.
Tu compris nos douloirs et nos vœux de repos,
La crainte de nos flancs pour de nouveaux dépôts,
La dure obsession de Vénus, de ses tâches
Et nos confusions sous nos ceintures lâches.

Le jour paraît. L'épithalame s'interrompt, les
funérailles sont terminées, ainsi que le rêve
blanc. La vie ardente et brutale reprend ses
droits ; la terre appartient de nouveau au fou-
gueux envahissement des bacchantes, du Dyo-

nisos couronné de grappes d'absinthes et de l'Oégipan !

J'arrive au troisième et dernier recueil de Joseph Mélon : « Le Roi triste ». Un autre grand écrivain, qui représente l'élite des esprits et qui, lui aussi, n'est encore apprécié à sa juste valeur que par l'élite des lecteurs, Han Ryner, y a salué la beauté en soi, « la beauté formelle », et des inspirations venues des profondeurs du cœur. Paul Duprey y a signalé « des images d'une beauté virgilienne ». La plupart ont paru à la « Revue de Paris ». Paul Hervieu en notait alors la saisissante originalité ; « les alliances de mots, disait-il, et les images si expressives qui saisissent et enchantent ». Aucun de ces éloges n'est excessif, car, dans ce nouveau volume, une absolue perfection de forme exalte, pour ainsi dire, la méditation philosophique et fait planer en plein ciel.

Quant à l'orientation de l'œuvre, M. Paul Aeschmann l'a précisée dans *Les Marges* avec une très juste intuition : « Ces vers souples et pleins, écrit-il, tissés d'images neuves, éveillent en nous ce sens du mystère dont l'auteur est possédé » :

O vous, qui prétendez, impudiques et nus,
Faire ronger la nuit par vos plaisirs menus,
Quand les violons sont tus, et les lampes éteintes,
Les problèmes sont là, sans masques et sans feintes,

Le sens du mystère, il emplit, il pénètre ce
sonnet du « Roi triste » qui donne son nom au
volume, dont j'ai voulu que cette causerie portât
le titre :

Depuis la mer léchant les beaux pieds de la Terre
Jusqu'aux sommets neigeux qui trônent dans le froid,
Des gradins sont taillés pour la marche du roi
Qui gravit en rêvant les cimes du mystère.

Il a vu les cités dans le marbre et le droit,
Les prés où l'on ne peut que chanter ou se taire,
Et les grands monts offrant dans leur corbeille austère,
Des hameaux de silence et de destin étroit.

Puis la stérilité grimpe de roche en roche.
Le héros est navré dont le pas lent approche,
Les glaciers de blancheur et de sérénité.

Il regrette les fleurs, les fruits, les cimetières,
Les nostalgiques feux aux vitres des chaumières,
Il sanglote d'amour et de fraternité.

Ainsi point d'anathèmes, pas de révolte. Le
roi triste, l'Homme qui a voulu s'élever au-dessus

de l'humanité, ne supporte pas le climat moral des sommets où trônent les abstractions glaciales, les géantes entités. Il redescend vers la terre, car la terre, c'est la vie où le partage des joies et des peines accessibles aux humbles mortels établit la fraternité. C'est aussi la plateforme solide où l'on n'a pas à craindre le vertige et d'où l'on peut contempler l'infini de la création sans se laisser envahir ni déprimer par la nostalgie métaphysique.

Cet infini bariolé, le poète le décrit avec une prestigieuse fantaisie dans ce poème si original du « Vieux Jongleur », dans lequel on sent passer — mais douloureusement — cette note ironiste qui ne fait pas défaut à Joseph Mélon. Vous avez pu l'entendre résonner dans certains accents particuliers des poèmes entendus, et sentir le satirique embusqué derrière le paravent des thèses philosophiques ou des évocations naturistes.

Mesdames, Messieurs, j'arrête ici cette analyse des trois premières œuvres de Joseph Mélon. Ce n'est pas une lyre, ce sont toutes les lyres. Je me suis efforcé d'en faire résonner devant vous les principales cordes. Toutes leurs vibrations sont graves, tous leurs échos se prolongent à travers le double infini de la vision directe et de la

pensée qui va plus loin que la vision. Ça été pour moi une joie très profondément savourée de vous donner ce concert spirituel, de vous révéler un vrai poète, un grand poète de la nature, et de la nature humaine.

Achévé d'imprimer
le vingt Avril mil neuf cent vingt-trois
pour les Editions de Belles-Lettres
89, Boulevard Exelmans
à Paris
par l'Imprimerie Artistique de l'Ouest
à Niort.



BELLES-LETTRES

ART & CRITIQUE

Revue Mensuelle des Lettres Françaises

Directeur : MAURICE LANDEAU

Direction, Rédaction et Administration

89, Boulevard Exelmans, PARIS (16^e)

PUBLICITÉ ET SERVICES DE LIBRAIRIE

81, Boulevard Saint-Michel, Paris 5^e

Téléphone : Auteuil 26-26 — Chèques postaux : Paris 7271

Belles-Lettres est la seule revue consacrée principalement à la littérature. Rédigée par des écrivains compétents, soucieux de leur art, largement ouverte aux talents jeunes et originaux, indépendante, impartiale, elle s'applique à la défense des Lettres Françaises.

Ne publiant que de l'inédit ne devant généralement pas être réimprimé ;
éclectique,

mais restant dans les traditions françaises d'ordre, de logique, de clarté,
elle fait place aux esthétiques les plus différentes ;

vivante,

et reflétant fidèlement le mouvement littéraire dans toutes ses manifestations ;

complète,

et entendant suivre et fixer, autant que possible est, l'histoire de la littérature ;

par ses rubriques nettement ordonnées,

articles de fonds,

traitant des questions littéraires, des littératures régionales et de celles d'expression française à l'étranger ;

art littéraire,

poèmes, essais, romans, œuvres dramatiques ;

mouvement littéraire,

analysant les œuvres, essayant d'en dégager les tendances, la philosophie ;

informations,

groupant méthodiquement toutes celles utiles aux littérateurs

par ses romans, publiés en fascicules séparés permettant la réunion en volume toujours de conception, de réalisation originales et de tenue littéraire parfaite.

BELLES LETTRES est la Revue indispensable
à tous ceux qui s'intéressent à la Littérature

ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES

Un an 20 fr.
Six mois 11 fr.

Le fascicule : 2 fr.

ÉTRANGER

Un an 24 fr.
Six mois 13 fr.

Le fascicule : 2 fr. 25

On s'abonne, sans frais, aux bureaux de *Belles-Lettres*, chez les libraires et dans tous les bureaux de poste — ou bien, soit par chèque postal à notre compte de *Chèques postaux, Paris 7271*, soit en joignant à la demande un mandat, bon de poste ou toute valeur à vue sur Paris. Toute quittance présentée à domicile est augmentée d'un franc pour frais.